

Chapitre II: Une langue agglutinante

Anna Sörös

► **To cite this version:**

Anna Sörös. Chapitre II: Une langue agglutinante. Le hongrois dans la typologie des langues, Lambert-Lucas, pp.29-51., 2006, 2-915806-29-2. halshs-01086756

HAL Id: halshs-01086756

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01086756>

Submitted on 25 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anna Sőrés 2006

Le hongrois dans la typologie des langues. Lambert-Lucas, Limoges.

Chapitre II.

Une langue agglutinante

1. Arrière-plan théorique

1.1. Le XIX^e siècle

Dès le XIX^e siècle, la multiplication des connaissances sur les langues du monde a attiré l'attention des grammairiens et des philosophes (voir Plank 1987 et 1999) sur certaines ressemblances et différences concernant *la structure du mot*, plus exactement le rapport entre les mots et les éléments que nous appelons depuis les affixes grammaticaux, exprimant les catégories telles que genre, nombre, etc. L'une des figures des plus importantes du romantisme allemand, Friedrich Schlegel 1808 propose de distinguer deux groupes de langues :

- les langues à flexion qui montrent un changement à l'intérieur du radical. Il s'agit avant tout des langues indo-européennes, celles qui intéressent le plus l'auteur qui se propose de trouver leur place parmi les langues. Y appartiennent aussi les langues sémitiques (arabe, hébreu, etc.; de nos jours on parle de langues « afro-asiatiques ») ;
- les langues qui utilisent des affixes et dans lesquelles la combinaison des éléments n'entraîne pas leur modification.

Selon son frère, August Wilhelm Schlegel 1818, il existe trois groupes :

- les langues qui n'ont aucune structure grammaticale (chinois),
- les langues flexionnelles, (indo-européennes, sémitiques)

- et
- celles qui utilisent des affixes, donc le reste des langues.

Toutefois, il n'est pas possible d'ignorer l'écart fondamental qui sépare les langues indo-européennes anciennes, comme le sanskrit ou le latin, et les modernes, comme le français et l'anglais. En effet, ces dernières ont beaucoup perdu de leur flexion et, à la place, elles utilisent des éléments isolés, tels que prépositions, articles ou auxiliaires. Cette observation a conduit A. W. Schlegel à distinguer, au sein du groupe flexionnel, les langues dites *synthétiques* qui disposent d'une flexion riche et les langues *analytiques* qui disposent des éléments mentionnés. A comparer par exemple le latin et le français:

(1) latin
liber patris
livre père.GEN
le livre du père

Un peu plus tard (en 1825) Wilhelm von Humboldt a introduit un quatrième type appelé *incorporant*. Celui-ci correspond au procédé utilisé dans les langues amérindiennes, qui consiste à ajouter un nombre élevé d'affixes à un lexème, souvent 8 à 10 et dans lesquelles l'objet direct et son verbe sont traités comme une unité.

Le classement qui prévaut encore de nos jours est celui de August Schleicher 1861 qui a essayé de rendre plus claire la distinction entre agglutination et flexion. En effet, dans le premier cas la langue utilise des affixes qui marquent les catégories grammaticales de manière analysable (par ex. nombre+cas) et ils sont joints au radical avec relativement peu de changements phonologiques. En cas de flexion les morphèmes exprimant les catégories amalgamés et les éléments subissent des changements considérables lorsqu'ils sont combinés. Dans cette classification, on distingue entre :

- langues monosyllabiques (appelées de nos jours « isolantes »)
- langues agglutinantes
- langues flexionnelles – analytiques

langues flexionnelles – synthétiques.

De nos jours, comme l'on n'accepte pas de classer une langue dans sa globalité dans un type, on préfère parler de « procédé morphologique dominant », et on maintient la terminologie. Elle est d'ailleurs complétée par « polysynthétique » pour permettre d'intégrer les langues comme l'esquimo.

Le principe de ces tentatives de classification était de trouver la place des langues indo-européennes parmi les langues du monde et, en même temps, de prouver leur supériorité par rapport aux autres. Méthodologiquement, l'un des problèmes fondamentaux consiste dans le fait que ce qui est proposé est de classer en des types structuraux des familles de langues entières, alors que leur appartenance à une famille est une notion diachronique qui ne coïncide pas obligatoirement avec leur caractère structural.

La critique doit évidemment porter, au-delà de la classification, sur un point théorique. En effet, ces approches comparatives qui essaient de concilier regroupement génétique et classification typologique, visent à établir une hiérarchisation des langues et les résultats tentent toujours de confirmer la suprématie des langues indo-européennes. Paradoxalement, Schleicher arrive à ce résultat inadmissible à travers une analyse correcte des faits. Il propose de considérer les états *isolant-agglutinant-flexionnel* comme des stades d'évolution, puisque les langues peuvent changer. Des éléments isolés peuvent s'ajouter les uns aux autres, d'abord sans changement phonologique, puis plus tard ils peuvent subir des changements ou aboutissant à une fusion. Ce changement est toujours unidirectionnel et cyclique¹.

Deux prises de positions semblent de nos jours inacceptables dans ces classifications du XIX^e siècle. D'abord la notion de classe, puisque pratiquement aucune langue n'utilise qu'un seul procédé. D'autre part, il n'est pas possible d'admettre une hiérarchisation des langues comme le suggère Schleicher qui considère qu'une langue flexionnelle est la mieux adaptée à l'abstraction. Le lien entre type morphologique et jugement de valeur a été développé surtout par Humboldt (1825:269-306). Il considère que les langues

¹ Les analyses de la grammaticalisation, qui sera traitée au chapitre VI, donnent des descriptions détaillées (par ex. Bybee et al. 1994) sur l'évolution des formes du futur à partir du latin jusqu'aux langues romanes, voire jusqu'aux créoles.

à flexion sont les plus parfaites et il attribue un rôle primordial à la langue et à sa forme dans la perception du monde (*Weltanschauung*) et le niveau culturel d'un peuple. « Parmi les langues que nous connaissons, le sanskrit est le plus ancien, et le premier à présenter un véritable système des formes grammaticales, et ce à un niveau si excellent et parfait que, plus tard, il n'y a que peu de langues à le concurrencer. Les langues sémitiques ont également atteint ce niveau, mais c'est incontestablement le grec qui a atteint la perfection la plus grande de la construction. »²

Dès la fin du XIX^e siècle et encore au début du XX^e, ces classifications ont suscité beaucoup de critiques et pendant une longue période la problématique n'a pas été développée.

1.2. La contribution de Sapir

Edward Sapir a longtemps travaillé sur les langues amérindiennes. Il est le premier à se pencher, après une période consacrée aux études diachroniques de la langue, sur la typologie morphologique (1921).

La nouveauté de son travail consiste avant tout dans l'introduction de l'aspect sémantique. Il étudie les manières dont les langues expriment les différents types de *concepts*.

Toutes les langues connaissent deux sortes de concepts :

1. des concepts à sens *concret*, ceux qui relèvent du lexique de base, comme *manger, table, etc.*;
2. des concepts *relationnels*, ceux qui servent à relier les éléments concrets de la phrase aux autres, comme la notion « être sujet de », ou l'élément *-um* du latin qui est la marque de l'objet direct.

Deux autres types de concepts peuvent être présents dans les langues :

3. les concepts *dérivationnels*, comme *-ier* dans *fermier*, etc.;
4. les concepts *relationnels concrets*, comme celui du genre qui est abstrait mais qui peut avoir trait à un sens concret, le sexe.

² De nos jours, une conception semblable sera proposée dans l'hypothèse Sapir-Whorf, évoquée au sujet du relativisme linguistique dans les approches cognitives.

Selon les concepts qu'elles utilisent, les langues peuvent être classées:

- A : relationnelle pure, simple – si la langue ne connaît que les concepts 1 et 4 ;
- B : relationnelle pure, complexe – si elle connaît les concepts 1, 4 et 2 ;
- C : relationnelle mixte, simple – concepts 1, 4 et 3 et enfin,
- D : relationnelle mixte, complexe si les quatre types sont présents.

Cette approche aux concepts semble assez compliqué et elle est critiquée par Greenberg 1954 qui dit que, en réalité, son test est formel et non pas sémantique. En effet, le concept du « pluriel » peut appartenir aux classes 2 et 4 ; et cela dépend dans quelle classe formelle la langue le classe, à savoir parmi les éléments dérivationnels ou relationnels.

En revanche, les deux autres critères de son classement semblent tout à fait pertinents et ce malgré le fait qu'il omet de définir « le mot ». Il reconnaît en effet que dans les études morphologiques précédentes, celles qui portaient sur la structure des mots, il ne s'agissait pas d'un seul paramètre mais de deux, indépendants, à savoir

- a) le nombre des morphèmes par mot, et
- b) le degré de fusion des morphèmes.

En ce sens, le premier critère formel est *le degré de complexité* des mots de la langue. Il peut être mesuré par le nombre d'éléments pourvus de sens : lorsqu'il y a un morphème par mot, on peut parler de langue *analytique* comme le chinois ou le vietnamien. Lorsqu'il y a plus d'un morphème par mot, il est possible de distinguer entre langues *faiblement synthétiques* ou *synthétiques* : à la première classe appartiennent les langues modernes de l'Europe, l'anglais, le français, l'allemand, le danois, etc., tandis que les langues indo-européennes anciennes et l'arabe sont synthétiques. Pour finir, sont considérées comme *polysynthétiques* les langues comme l'esquimo ou l'algonquin.

Le second critère formel est le degré de fusion entre les différentes parties d'un mot. Lorsqu'il n'y a aucune combinaison possible, puisque la langue est analytique (1 morphème par mot), on parle de type *isolant*. Les langues dites *agglutinantes* sont celles

dans lesquelles chaque élément est doté d'un sens plus ou moins clair et chaque élément est utilisé régulièrement et mécaniquement, sans changement. Dans les langues à *flexions*, (type « fusionnel », avec la terminologie de Sapir), il peut être difficile de reconnaître les éléments constitutifs du mot. Une variété du type fusionnel est le type *symbolique*, représenté par l'arabe, entre autres, où la fusion aboutit à une apophonie, ou bien à des modifications internes comme c'est le cas dans le paradigme anglais *sing, sang, sung, song*.

En dehors de la critique que nous avons déjà formulée à propos des concepts, nous pouvons encore ajouter que le problème fondamental du classement de Sapir est le même que celui de ses prédécesseurs : il classe l'ensemble d'une langue dans un type, sans tenir compte des sous-systèmes, par exemple, l'anglais pourrait appartenir au type symbolique, du point de vue de certains de ses verbes. De plus (Sapir le reconnaît lui-même), la plupart des langues utilisent le procédé de l'agglutination, ce qui peut être illustré même par l'anglais : *good-ness* 'bon-té'. La combinaison des trois critères (expression des concepts, degré de complexité, appelé « caractère » et degré de cohésion, appelé « technique ») donne un système assez compliqué qui n'a pas trouvé de suite directe en typologie. Il a pourtant le mérite incontestable d'avoir rendu plus souples les limites d'un type. En effet, l'auteur précise que le chinois est isolant, mais le vietnamien est isolant et faiblement agglutinant, c'est-à-dire que cette approche tient compte d'états transitoires possibles. Et, comme nous l'avons déjà signalé, Sapir a attiré l'attention sur l'importance de dissocier le nombre des morphèmes par mot et le degré de modification phonologique des morphèmes qui sont combinés.

2. Distinction de l'agglutination et de la flexion: Greenberg 1954

Greenberg commence ses recherches en typologie par la morphologie, en essayant de développer le système de Sapir. Il abandonne le critère des concepts mais saisit l'idée que les langues peuvent représenter des transitions entre les types. C'est primordial, lorsque l'on veut rompre avec la conception qui veut qu'une langue

appartienne à un seul et unique type préétabli. Il propose des méthodes statistiques pour rendre quantifiables les résultats. Certains de ses paramètres prolongent directement ceux de Sapir, comme le degré de synthèse ou le degré de l'alternance morphologique, d'autres sont introduits pour la première fois, comme l'ordre relatif des morphèmes lexicaux et grammaticaux.

1. Le premier paramètre est *le degré de synthèse* qui est mesuré par l'indice *morphème par mot*. Ceci permet d'expliquer le fait qu'il n'y a pas de limites claires entre analytique, synthétique et polysynthétique, comme cela a été suggéré par les prédécesseurs. En effet, à partir d'un échantillon de cent mots dans les huit langues qu'il a étudiées, il constate que le vietnamien (annamite), considéré depuis toujours avec le chinois, comme une langue analytique a l'indice 1,06, l'anglais 1,68, le sanskrit 2,59 et l'esquimo 3,72. Une langue analytique par excellence analytique aurait l'indice idéal 1,00 et il est observable que plus de trois morphèmes par mot (le cas des langues dites polysynthétiques) est peu fréquent. Ces résultats suggèrent qu'il est préférable d'envisager les langues selon une échelle qui va de 1 à 3 au lieu de les classer en des types rigides. Le fait que dans la même approche le vieil anglais a l'indice 2,12 par rapport à l'anglais moderne qui est à 1,68 démontre d'ailleurs clairement l'évolution de la synthèse vers l'analyse.

2. Le deuxième paramètre rend compte du *degré de l'alternance morphologique*. Il est mesuré par *l'indice de l'agglutination* : il y a agglutination lorsque les éléments joints ne subissent pas de modifications ou seulement peu de modifications. L'indice représente la proportion des constructions agglutinantes à la jointure (point de rencontre) des morphes. Nécessairement, il y en a un de moins que de morphèmes. Dans le mot anglais *leaves* (pluriel de *leaf*), il y a deux morphes mais une jointure et le radical représente une alternance morphologique. L'indice d'agglutination se mesure selon les *constructions agglutinantes par nombre de jointures*. En cas de valeur élevée (jointures sans alternance), il s'agit de langue agglutinante, en cas de valeur basse, de langue fusionnelle.

3. Le troisième paramètre rappelle les concepts dérivationnels et concrets-dérivationnels de Sapir. Il s'agit de la possibilité de diviser les mots en trois types de morphèmes : radicaux,

dérivationnels et flexionnels. On tient compte de trois indices : l'indice de composition (radical par mot), l'indice de dérivation (morphème dérivationnel par mot) et l'indice de flexion (flexion par mot).

4. Le quatrième paramètre, qui n'a pas été développé par Sapir, tient compte de l'ordre des éléments subordonnés par rapport au radical : il s'agit de la préfixation et de la suffixation, mesurées par deux indices, préfixation par mot et suffixation par mot.

5. Le cinquième et dernier paramètre étudie les moyens employés pour relier les mots les uns aux autres dans la phrase, il implique par conséquent la syntaxe aussi. Le paramètre est appelé *nexus* (abrégé par N, que nous traduirons par *lien*, abrégé par L). Trois moyens sont évoqués : les mots peuvent être liés par l'ordre des mots, par des morphèmes accordés et par les morphèmes fléchis, non accordés.

Cet ensemble de dix indices permet une analyse et une comparaison plus objectives de diverses langues que les classements intuitifs qui avaient caractérisé les travaux précédents. Toutefois, ce système non plus n'a pas trouvé beaucoup de suite directe dans les recherches typologiques.

Pour le hongrois, Hajdú (Hajdú et Domokos 1980:101-102) fait un bref rappel de ces méthodes statistiques. Selon son comptage, l'indice morphème par mot du hongrois est 2,01. Il cite l'analyse de Korhonen³ qui lui attribue la valeur 1,91. Comme notre analyse le montrera, l'évaluation du hongrois de ce point de vue n'est pas très différente.

On peut également noter l'article de Cowgill (1963:114-141) qui étudie dix langues indo-européennes (disparues et modernes) selon les indices de Greenberg. Son étude est diachronique, parce que son objectif est de comparer l'évolution de la morphologie des langues. C'est la raison pour laquelle il analyse différentes époques d'une langue, par exemple le grec ancien, le grec homérique et le grec moderne.

L'une des raisons pour lesquelles cette approche n'a pas été mieux suivie est probablement une raison pratique, signalée déjà par Greenberg et Hajdú. En effet, aussi rigoureux que soit un

³ Finnisch-Ugrische Forschungen 37 (sans année).

travail basé sur des indices, il n'est pas possible d'échapper aux problèmes généraux de morphologie, comme par exemple la définition du *mot*, les difficultés de segmentation, la distinction des allomorphes, etc.

3. Analyse du hongrois selon les indices de Greenberg

3.1. Préliminaires : l'harmonie vocalique

Dans les langues à dominance agglutinante, on rencontre très souvent l'harmonie vocalique. Ici, nous présenterons brièvement la réalisation de l'harmonie vocalique en hongrois.

L'harmonie vocalique, phénomène d'assimilation, interdit la présence simultanée dans un mot de voyelles antérieures et postérieures. Les voyelles hongroises se subdivisent en :

antérieures (traditionnellement : claires) : *e ö ô ü û*
antérieures, mais pour l'harmonie considérées comme
neutres : *é í í*
postérieures (ou : sombres) : *a á o ó u ú*

L'harmonie vocalique agit de manière *progressive*, c'est-à-dire que l'harmonisation se réalise selon la voyelle du radical et par conséquent, affecte les suffixes et les voyelles de liaison.

La plupart des mots polysyllabiques, à l'exception des mots composés, contiennent le même type de voyelles et ils sont suivis d'affixes du même timbre:

(2)

<i>ajtó</i> 'porte'	–	<i>ajtónál</i> 'près de la porte'
<i>kert</i> 'jardin'	–	<i>kertnél</i> 'près du jardin'
<i>kabát</i> 'manteau'	–	<i>kabátod</i> 'ton manteau'
<i>gyerek</i> 'enfant'	–	<i>gyereked</i> 'ton enfant'
<i>eső</i> 'pluie'	–	<i>esőben</i> 'sous la pluie'
<i>könnyű</i> 'facile'	–	<i>könnyen</i> 'facilement'
<i>súlyos</i> 'grave'	–	<i>súlyosan</i> 'gravement' ; etc.

Les mots monosyllabiques qui contiennent une voyelle neutre peuvent être suivis, pour des raisons diachroniques (Szende

et Kassai 2001:17), d'affixes qui contiennent soit des voyelles antérieures, soit des voyelles postérieures:

(3)

hír 'nouvelle' – *hírek* 'nouvelles' / *hid* 'pont' – *hidak* 'ponts'
bér 'salaire' – *bérek* 'salaires' / *háj* 'peau, pelure' – *hájak* 'peaux, pelures'

Pour les détails et sur d'autres contraintes, comme par exemple le rôle du caractère arrondi des voyelles dans l'harmonie, voir Siptár (É. Kiss et al.1998:302-303).

3.2. Analyse de corpus

Dans ce qui suit, nous entreprendrons l'analyse du hongrois selon les indices de Greenberg.

D'abord figurera le texte dépouillé, ensuite un tableau qui contient l'analyse, selon sept indices, des mots qui se composent de plus d'un morphème. Il s'agit de 58 unités. Le tableau ne suit pas l'ordre d'apparition des mots dans le texte, mais ils sont regroupés pour une meilleure visibilité. En haut du tableau se trouvent les dérivations, ensuite trois mots composés, puis ceux dans lesquels intervient également la flexion. Les mots qui ne présentent pas d'intérêt pour les indices (42 dont 12 articles définis) ne sont pas introduits dans le tableau.

Texte⁴ :

A népi kultúra történeti képzôdmény. Azért szükséges ezt a ma már általánosan elismert megállapítást hangsúlyozni, mert a néphagyomány értelmezésében olykor kísértének még tudományos felfedezésének korából származó tévedések. A romantikában teljesedett ki az a gondolat, hogy a társadalom alsó rétegei – elsôsorban a parasztok – szóhagyományukban több-kevesebb változatlansággal ôrzik az írásban rögzített történeti eseményeket megelôzô korszakok kulturális emlékét. Tehát eredetileg is

⁴ Kósa László: A magyar népi kultúra történeti rétegei, in *A magyarságtudomány kézikönyve*, szerk. Kósa László, Akadémiai Kiadó Budapest 1993, p. 729.

történeti képződménynek fogták föl a népi kultúrát, bár nem a maga történetiségében, mert a paraszti hagyomány valóban tartalmaz sok száz éves rétegeket, de nem változatlanul és nemcsak azokat, hanem későbbi és kevésbé nagy múltú, átalakult elemeket is. A magyar népi kultúrának is van története.

Rappel des indices :

1. indice de synthèse : morphème par mot (abrégé en SYNTH)
2. indice d'agglutination : nombre d'agglutination par jointure (AGGL)
3. indice de composition : morphèmes lexicaux par mot (COM)
4. indice de dérivation : nombre de morphèmes dérivationnels par mot (DER)
5. indice de flexion : nombre de morphèmes flexionnels par mot (FLEX)
6. indice de préfixation : nombre de préfixes par mot (PREF)
7. indice de suffixation : nombre de suffixes par mot (SUFF)

	<i>synt.</i>	<i>aggl</i>	<i>com</i>	<i>der</i>	<i>flex</i>	<i>préf.</i>	<i>suff.</i>
<i>nép/i (3x)</i>	2	1	1	1			1
<i>történ/et/i (3x)</i>	3	2	1	2			2
<i>képz/öd/mény</i>	3	1	1	2			1
<i>hangsúly/oz/ni</i>	3	2	1	2			2
<i>szükség/es</i>	2	1	1	1			1
<i>gondol/at</i>	2	1	1	1			1
<i>társ/adalom</i>	2	1	1	1			1
<i>tud/omány/os</i>	3	2	1	2			2
<i>paraszt/i</i>	2	1	1	1			1
<i>hagy/omány</i>	2	1	1	1			1
<i>tartalm/az</i>	2	0	1	1			1
<i>év/es</i>	2	1	1	1			1
<i>változ/atlan/ul</i>	3	2	1	2			2
<i>kés/ö/bb/i</i>	3	2	1	2			2
<i>általános/an</i>	2	1	1	1			1
<i>kevés/bé</i>	2	1	1	1			1
<i>múlt/ú</i>	2	1	1	1			1

származó	2	1	1	1			1
meg/elôz/ô	3	2	1	2		(1)	1
kulturális	2	0	1	1			1
	<i>synt.</i>	<i>aggl</i>	<i>com</i>	<i>der</i>	<i>flex</i>	<i>préf.</i>	<i>suff.</i>
eredet/i/leg	3	2	1	2			2
szó/hagyomány/uk/ban	5	4	2	1	2		3
nép/hagyomány	2	1	2				
kor/szak/ok	3	2	2		1		1
az/ért	2	1	1		1		1
ez/t	2	1	1		1		1
megállapít/ás/t	3	2	1	1	1		1
el/ismer/t	3	2	1	1	1	(1)	1
értelm/ez/és/é/ben	6	1	1	3	2		4
oly/kor	2	1	1		1		
kísért/enek	2	1	1		1		1
felfedez/és/é/nek	4	2	1	1	2		3
kor/á/ból	3	1	1		2		2
téved/és/ek	3	2	1	1	1		2
romantik/á/ban	3	1	1	1	1		2
teljes/ed/ett ki	3	2	1	1	1		1
réteg/e/i	3	2	1		2		2
paraszt/ok	2	1	1		1		1
vált/oz/atlan/ság/gal	5	4	1	3	1		3
ôrz/ik	2	0	1		1		1
ír/ás/ban	3	2	1	1	1		2
rögz/ít/ett	3	2	1	1	1		2
esemény/ek/et	3	2	1		2		2
emlék/é/t	3	2	1		2		2
képz/ôd/mény/nek	4	2	1	2	1		3
fog/t/ák föl	4	3	1	1	2	(1)	2
kultúra/t	2	0	1		1		1
réteg/ek/et	3	2	1		2		2
az/ok/at	3	2	1		2		2
át/alakul/t	3	2	1	1	1	1	1
elem/ek/et	3	2	1		2		2
kultúra/nak	2	0	1		1		1
történ/et/e	3	2	1	1	1		2

történ/et/i/ség/é/ben	6	4		3	2		5
-----------------------	---	---	--	---	---	--	---

Dans un premier temps, il faut signaler quelques difficultés qui surgissent au cours de l'analyse et dont plusieurs ont été signalées par Greenberg. Il s'agit en particulier de la notion de mot, de la segmentation et du traitement des alternances.

En ce qui concerne la définition du mot, selon Bloomfield (1933, cité par Greenberg) il faut traiter *la forme minimale libre*. Une telle conception exclut l'article de l'analyse, puisqu'il ne peut apparaître de manière isolée, ne peut tenir lieu d'énoncé autonome. Pour la description du hongrois, Kenesei (2000:80) suggère néanmoins de le considérer comme mot puisque entre un article et une forme minimale libre il peut y avoir une autre forme minimale. Dans l'analyse proposée, qui a pour objectif de caractériser la technique morphologique dominante d'une langue, nous proposons également de considérer les articles comme des mots. En effet, la présence d'articles (12 occurrences dans le corpus de 100 mots), d'auxiliaires (aucun dans le corpus), d'adpositions (aucune dans le corpus) dans une langue par rapport à une autre qui ne contient aucun de ces éléments contribue à faire une distinction dans le sens où Schleicher distinguait parmi les langues flexionnelles les analytiques et les synthétiques. Pour une caractérisation globale de la technique morphologique, il n'est donc pas possible de faire abstraction de ces éléments.

Une autre difficulté est celle de la segmentation. Dans l'analyse qui suit, nous maintenons l'approche stricte : le sens et la forme doivent être, respectivement, identifiables. Nous n'accepterons pas les deux extensions de Greenberg qui met en rapport *décevoir* et *recevoir*, puisqu'il y a aussi *déception* et *réception*. En fait, *-ception* ne peut se voir attribuer un sens. Ainsi, dans *megállapít* 'constater' et *kiteljesedik* 's'amplifier' les préverbes ne peuvent pas être identifiés comme préfixes, puisqu'ils ne commutent pas avec zéro: **állapít*, **teljesedik*.

Dans l'analyse du corpus, les préverbes hongrois, susceptibles d'être détachés, posent problème. Par exemple, le texte étudié présente deux occurrences : *teljesedett ki* 's'est amplifié', et *fogták föl* 'ils l'ont envisagé'. Pour ce qui concerne le détachement du préverbe, le texte permet d'observer qu'il s'est effectué à cause

de la focalisation d'un constituant devant le verbe. Dans l'analyse de *fölfog* (variante libre de *felfog*), nous attribuons la valeur de préverbe à *föl-*, puisqu'il existe bien un verbe *fog* 'tenir'. Le corpus contient trois occurrences de préverbes : *meg-*, *föl-*, *el-*. Dans le chapitre I nous avons déjà signalé que les grammairiens du hongrois ne considèrent pas les préverbes comme des préfixes. Dans l'analyse donnée pourtant, puisqu'il s'agit de confronter suffixation et préfixation, ils sont considérés comme tels. En effet, lors de l'analyse de la structure d'un mot tel que *el+ismer+és* 'reconnaissance', avec la commutation on peut attribuer un sens à chacun des trois éléments, (opposé à *meg+ismer+és* 'savoir, connaissance') et sur les deux morphèmes dérivationnels, l'un est antéposé, le second est postposé à la base.

Etant donné l'harmonie vocalique, le hongrois présente un riche éventail d'allomorphes. Selon la suggestion de Greenberg, si le choix s'opère à chaque fois automatiquement, l'emploi des allomorphes peut être considéré comme agglutination. En effet, ce n'est pas sous l'effet d'un affixe spécial que le changement se fait par exemple dans *változ-atlan* 'inchangeable' : le phénomène correspond à l'harmonie vocalique, la base à voyelle postérieure est suivie d'un affixe à voyelle postérieure. En revanche, dans *kora-korából* ('son époque-de son époque') ou *emlék-emléke-emlékét* ('souvenir'-'son souvenir'-'son souvenir-ACC') le changement, l'allongement de la voyelle est dû à l'ajout d'un affixe, il ne s'agit donc pas d'agglutination. En hongrois, les bases verbales et nominales connaissent différents types d'alternances. Dans l'analyse ces cas sont considérés comme non-agglutination.

Notre analyse fera abstraction des trois derniers indices proposés par Greenberg, puisque les indices appelés respectivement indice isolationnel, indice flexionnel pur et indice concordial, relatif à l'accord sont à la limite de l'analyse morphosyntaxique, alors que le reste de l'analyse se concentre sur la notion traditionnelle de structure de mot.

Pour comparaison, nous avons effectué le même comptage sur un texte de français moderne⁵ également. Dans ce qui suit, nous présentons seulement un tableau qui regroupe les langues étudiées par Greenberg (1954), le résultat du grec moderne emprunté à

⁵ Le texte se trouve dans l'Annexe.

Cowgill (1978), ainsi que le hongrois et le français moderne. L'ordre dans lequel les langues sont présentées dans le tableau correspond à leur position sur l'échelle qui va de la technique morphologique isolante, à travers l'agglutination, vers la flexion, à savoir l'indice de synthèse.

Langue	SYNTH	AGGL	COMP	DER	FLEX.	PREF	SUFF
Vietnamien	1.06	...	1.07	.00	.00	.00	.00
Français	1.41	.81	1.08	.15	.20	.01	.37
Persan	1.52	.34	1.03	.10	.39	.01	.49
Anglais	1.68	.30	1.	.15	.53	.04	.64
Grec mod.	1.82	.40	1.02	.12	.68	.03	.77
Hongrois	2.05	.84	1.06	.52	.44	.03	.86
Anglosaxon	2.12	.11	1.00	.20	.90	.06	1.03
Yakout	2.17	.51	1.00	.35	.82	.00	1.15
Souahéli	2.55	.67	1.00	.07	.80	1.16	.41
Sanskrit	2.59	.09	1.13	.62	.84	.16	1.18
Eskimo	3.72	.03	1.00	1.25	1.75	.00	2.72

3.3. Evaluation des résultats

Notons en premier lieu que, comme il a été signalé, les valeurs risquent d'être imprécises, puisque dans chaque langue il peut y avoir des problèmes internes, des difficultés de segmentation. D'autre part, le choix du texte a certainement des répercussions sur le résultat. Nous avons choisi des textes d'essais, mais dans une conversation courante, par exemple en français, on aurait plus de formes verbales irrégulières.

La première colonne, celle de l'indice de synthèse, permet d'affirmer, à l'aide de la méthode statistique de Greenberg, que les langues ne peuvent pas être *classifiées* selon la technique morphologique, mais qu'elles s'échelonnent entre une valeur pratiquement égale à 1 (technique analytique) jusqu'à plus de trois morphèmes par mots, en moyenne. Si nous insistons sur la moyenne, c'est que dans le corpus hongrois, nous avons trouvé un mot se composant de six morphèmes (*történetiségében* 'dans son historicité') et plusieurs mots se composant de quatre ou cinq morphèmes.

Le deuxième indice ne peut être évalué sans être mis en rapport avec l'indice de synthèse. En effet, si l'on ne considère que l'indice de l'agglutination, le français moderne pourrait apparaître comme une langue agglutinante, alors qu'en tenant compte de l'indice morphème par mot on voit que le français est plutôt analytique. En mettant en rapport les deux indices, nous pouvons affirmer que dans le peu de cas où il y a plus d'un morphème par mot (37 jointures dans les 100 mots), la jointure se fait sans alternance (35 agglutinations sur 37 jointures). En comparaison, en hongrois on trouve 99 jointures dans les 100 mots (plus précisément, dans les 58 mots qui en contiennent), et 83 agglutinations sur les 99 jointures. Il s'agit donc de proportions, et en aucun cas d'étiquetage d'une langue comme agglutinante, simplement sur la base de cet indice.

De même, l'indice de flexion ne peut être évalué en lui-même. On observe que cet indice est plus élevé en hongrois qu'en français. Cela semble évident, puisqu'en hongrois, au niveau du système nominal, à part l'expression du nombre, présente dans les deux langues, il y a une catégorie de plus qui est exprimée par affixation, à savoir le cas.

En ce qui concerne la place du hongrois, une telle analyse permet de confirmer les intuitions traditionnelles. Il s'agit bien d'une langue à dominante agglutinante dans laquelle il y a deux morphèmes par mots, en moyenne, et la langue est plutôt suffixante. (Les 3 préfixes du corpus sont des préverbes dont le statut problématique vient d'être évoqué.)

Pour revenir aux raisons pour lesquelles cette analyse statistique n'a pas particulièrement attiré l'attention des linguistes, nous avons déjà mentionné plusieurs problèmes pratiques. Toutefois, si la réflexion avait été menée plus loin, on aurait certainement pu aboutir à des observations intéressantes sur la définition du mot, sur la distinction dérivation/flexion entre autres.

4. Agglutination et flexion chez Plank 1999

Ces derniers temps, le problème de la distinction entre agglutination et flexion dans les langues est réapparu dans les réflexions typologiques. En effet, comme les langues représentent généralement plus d'un procédé morphologique, les sous-systèmes,

à savoir le système nominal ou verbal, sont susceptibles d'être très différents à cet égard et, à l'intérieur d'un sous-système il peut également y avoir des opérations différentes. Par exemple, les paradigmes *drink, drank, drunk*, ou *man-men* appartiennent au plus haut niveau de la flexion ou apophonie, alors que une forme telle que *I should have known* est une solution plutôt analytique qui caractériserait une langue dite isolante, et les deux techniques à l'extrémité des possibilités se retrouvent dans une même langue.

Une étude récente, celle de Frans Plank 1999 peut particulièrement attirer l'attention de ceux qui essaient de décrire le système morphologique d'une langue donnée. Plank suggère que pratiquement toute langue non-isolante (il n'y a effectivement que très peu de langues à être isolante de manière dominante) mélange les procédés agglutinant et flexionnel et ce d'une manière qui n'est pas fortuite. En comparant le turc comme représentant de l'agglutination et le vieil anglais comme celui de la flexion et en introduisant des exemples tirés d'un grand nombre d'autres langues, il démontre que des divisions (*splits*) peuvent se présenter entre les classes de mots, les sous-classes de mots, entre les catégories, ou entre les termes. Il propose de distinguer les deux techniques selon des critères binaires. La plupart des critères semblent être comparables à ceux de Skalička (1967, 1979, travaux synthésés dans Plank 1998). Si une langue présentait uniquement les traits de l'agglutination, ce serait une langue exclusivement agglutinante, et l'inverse pour la flexion, mais selon les expériences, il y a toujours des divergences. Il s'agit de onze paramètres binaires dont le premier est la distinction classique entre caractère séparatif ou cumulatif des morphèmes (grammaticaux). Les paramètres sont les suivants (dans les oppositions, on trouve d'abord ce qui caractérise l'agglutination, ensuite ce qui caractérise la flexion) :

séparation/cumulation ;
invariance/variabilité ;
caractère distinct/homonymie ;
toujours morphème zéro/pas de morphème zéro ;
localisation/extension ;
répétition possible/répétition impossible ;
paradigme large/paradigme étroit ;
segmentabilité transparente/segmentabilité opaque ;

cohésion phonologique faible/cohésion forte
lien morphologique faible/lien fort ;
optionnel/obligatoire.

Quant à la terminologie, nous proposons de maintenir le terme *exposant*⁶ qui désigne une marque morphologique exprimant dans un mot une propriété morphosyntaxique. Cette première distinction classique, entre caractère séparatif et cumulatif, doit être raffinée, ce qui, selon Plank, peut être fait par l'introduction de dix autres traits. Ces traits, signalés ci-dessus, seront mieux développés dans l'analyse qui suit.

5. Analyse du hongrois

Dans notre analyse, nous utiliserons les critères proposés pour décrire et placer le hongrois en tant que langue agglutinante. Notre objectif n'est pas d'entrer dans les questions théoriques concernant la morphologie scindée (*split morphology*), puisque la contribution du hongrois permet uniquement de raisonner sur les caractéristiques de l'agglutination.

La première observation depuis les débuts porte sur la manière *séparative* ou *cumulative* par laquelle une langue exprime plusieurs catégories morphologiques qui se joignent à un lexème. Le hongrois, comme le turc, marque de manière séparative le nombre et le cas dans la déclinaison des noms :

(4)
mez ô-k-et
champ-PL-ACC
'champs-(accusatif)'

Dans le cas de la conjugaison, le problème est plus compliqué. Nous avons vu dans les tableaux de conjugaison que les marques de personne/nombre/définitude sont représentés par un morphème « portemanteau », donc de manière cumulative. C'est un phénomène bien connu qui caractérise non seulement les langues flexionnelles, mais également les langues agglutinantes.

⁶ Le terme anglais 'exponent' est emprunté à Matthews 1972, cité par Strump 1998.

Diachroniquement, on peut démontrer en hongrois que le *-k*, morphème du pluriel est bien présent dans les désinences de personne/nombre (*írunk* ‘nous écrivons’, *házunk* ‘notre maison’), mais synchroniquement, la segmentation n’est plus possible. Ainsi, à l’exception de ces marques on peut admettre le caractère séparatif des exposants en hongrois.

1. *Le caractère invariant* (en cas d’agglutination) ou variant (en cas de flexion⁷) des items qui expriment les catégories.

L’invariance est considérée sans égard aux variantes phonologiquement conditionnées. Ainsi les éléments qui connaissent des allomorphes, soumis à l’harmonie vocalique, ne sont pas considérés comme variantes. D’ailleurs, c’est de la même manière que l’on a procédé dans l’analyse précédente lorsqu’on a traité ces variantes comme automatiques.

Dans ce sens, en hongrois, les exposants sont dans la plupart des cas invariants, p. ex. :

-k (pluriel), *-t* (accusatif), *-ban/ben* (inessif), etc.

Les morphèmes *-k* et *-t* se suffixent tels quels à un nom qui se termine par une voyelle. Dans d’autres cas, selon la voyelle de la base nominale, une voyelle de liaison⁸ est insérée.

Toutefois, les tableaux de conjugaison permettent de voir que les désinences du verbe connaissent des variantes, en particulier selon les conjugaisons définie/générale.

2. *Le caractère distinct (versus homonyme) des exposants*

Les exposants pouvant être considérés comme distincts, seuls deux d’entre eux peuvent être sujets à hésitation.

(a) L’affixe *-k* marque le pluriel s’il s’ajoute à un nom

(5)

⁷ Dans ce qui suit, nous mettrons entre parenthèse le trait qui caractérise le procédé flexionnel, par opposition à l’agglutination.

⁸ L’allomorphie des suffixes qui ont la forme d’une simple consonne (*-k*, *-t*) ou la présence de voyelles de liaison sont sujets à discussion dans les grammaires du hongrois, voir par ex. É. Kiss et al. 1998:203. Nous retenons l’hypothèse des voyelles de liaison, puisque diachroniquement, le morphème en question est une simple consonne qui s’ajoute à la forme ancienne, à savoir au lexème qui se termine par une voyelle (Bereczki 1996:31).

vár-ak
château-PL
'châteaux'

et la 1^{ère} personne du singulier (conjugaison générale), s'il s'ajoute à un verbe:

(6)
vár-ok
attendre-1SG.PRES
'j'attends qn'

b) L'affixe *-m* marque la 1SG, ajouté à un verbe (conjugaison définie) et exprime la possession à la 1SG lorsqu'il s'ajoute à un nom (voir chap. I Personne):

(7a)
vár-om
attendre-1SG.PRES
'je l'attends'

(7b)
kabát-om
manteau-1 SG
'mon manteau'

Etant donné que la catégorie grammaticale exprimée peut être nettement identifiée par rapport à la catégorie lexicale à laquelle il s'ajoute, on peut considérer l'affixe *-k* comme distinct. Dans l'autre cas, il ne s'agit pas d'homonymie non plus; l'exposant exprime, de manière cumulative, deux catégories qui peuvent affecter aussi bien le nom que le verbe.

3. *Les catégories non-marquées sont toujours (ou sporadiquement) marquées par le morphème zéro.*

Dans le système nominal, les catégories non-marquées sont le nominatif et le singulier, ils sont toujours représentés par le morphème zéro. Le génitif peut être exprimé de deux manières dont une est non-marquée.

(8)
kert kert-ek-et
 jardin.SG.NOM jardin-PL-ACC
a szomszéd kertje
 ART.D voisin jardin-3SG
 'le jardin du voisin'

Dans le système verbal, la 3^{ème} personne du singulier au présent de l'indicatif, à la conjugaison indéfinie est toujours non-marquée. A tel point que c'est la forme citationnelle, pas l'infinitif:

(9)
olvas
 lire.3SG

4. *Les exposants sont localisés* : une catégorie est exprimée par un seul affixe (ou les exposants peuvent s'étendre sur plusieurs éléments).

Il n'y a qu'une seule occurrence en hongrois qui à première vue représenterait une extension d'une catégorie sur deux éléments, à savoir l'une des deux constructions possessives:

(10)
az apámnak a háza
 ART.D père-1SG-GEN ART.D maison-3SG
 'la maison de mon père'

Ici, il y a la désinence du génitif sur le possesseur et une marque de la personne sur le possédé. Toutefois, il ne s'agit pas du même exposant, le premier exprime le génitif, le second la personne.

5. *Les catégories admettent la répétition* (ou sont limitées à un marquage unique)

Un seul élément admet la répétition, à savoir le morphème *-i* qui signifie le pluriel de l'objet possédé:

(11)
gyerek-eim-é-i
 enfant-1SGPLPOSS-POSS3SG-PLPOSS
 'ceux des mes enfants'

6. *Les paradigmes sont larges (ou étroits)*

Par rapport au turc dans lequel le nom varie selon six cas, en hongrois ce paradigme peut être considéré comme large, puisqu'on a dix-huit cas (voir Chap. I.3.4.).

7. *La segmentation des formes de mots en radicaux et exposants morphologiques est transparente (ou opaque).*

La transparence peut facilement être démontrée, voir exemple *gyerekeiméi*. Même si le radical subit des transformations (chute de la voyelle de la dernière syllabe, allongement de la voyelle finale, etc.), la segmentation reste claire, puisque l'exposant peut être clairement identifié :

(12)

<i>bokor</i>	<i>bokr-ot,</i>	<i>alma</i>	<i>almát</i>
buisson	buisson-ACC,	pomme	pomme-ACC.

8. *La cohésion phonologique des éléments radicaux et des exposants est faible (ou forte).*

Dans les langues agglutinantes, cette cohésion est faible, puisque les suffixes remontent à des éléments qui avaient été des mots autonomes. La cohésion est assurée par l'harmonie vocalique.

9. *La liaison morphologique des radicaux et des exposants est faible (ou forte).*

Par liaison faible, Plank 1999 entend le fait que dans certaines circonstances, par exemple s'il y a coordination, une marque morphologique peut être omise. Ce n'est pas le cas pour la coordination en hongrois. Toutefois, le phénomène s'étend aussi à l'accord au sein du syntagme : la liaison morphologique est faible si l'accord ne concerne pas tous les éléments d'un syntagme. En hongrois, dans un GN où GN=Art+Adj+N, seul le nom sera marqué pour le pluriel, *a szép házak*, ce qui représente une liaison faible. Ainsi, avec un autre terme proposé pour le même phénomène (Plank 1998 d'après Skalička), le hongrois utilise le marquage au niveau de la phrase par opposition à l'autre possibilité qui serait le marquage au niveau du mot, ce qui se fait dans les langues qui font l'accord dans les syntagmes.

10. *Le marquage des catégories morphologiques est optionnel (ou obligatoire).*

« Optionnel » n'est peut-être pas le meilleur terme pour expliquer le phénomène. Plank note qu'en turc l'omission du pluriel n'exclut pas une interprétation au pluriel. C'est également le cas du hongrois, vu le système de l'accord au pluriel, par exemple. Dans un syntagme nominal, la marque du pluriel n'est pas exprimée si le déterminant représente un sens de pluralité: *két gyerek/néhány gyerek/sok gyerek*, 'deux enfants/quelques enfants/beaucoup d'enfants' etc. Il ne s'agit pas d'option, mais d'une contrainte dans une construction donnée.

Nous pouvons résumer les observations précédentes dans un tableau qui permet d'une part d'opposer les traits étudiés, selon les deux techniques ; d'autre part, il permet de caractériser le hongrois :

Agglutination	Sans except°	Except°	Flexion	Remarque
Séparation	Syst. Nom.	Syst.verb.	Cumulation	
		+		Pers/nbre/déf
Invariance	+		Variabilité	
Caractère distinct	+		Homonymie	
Morphème zéro	+		Sans zéro	
Exposant localisé	+		Exp. étendu	
Répétition possible		+	Répét. imposs.	-i-
Paradigme large	+		Paradigme étroit	cas
Segmentat° transparente	+		Segm. opaque	
Cohésion phonol. faible	+		Cohésion phonol. forte	
Lien morphol. faible	+		Lien morphol. fort	
Optionnel	+		Obligatoire	

D'après ces critères, le hongrois s'avère bien être une langue dans laquelle le « procédé morphologique dominant » est l'agglutination, à l'exception de l'expression des catégories verbales personne/nombre/définitude.

Dans l'analyse, un point est resté problématique. S'il n'y a qu'un seul élément qui fait exception (la répétition de *-i-*), doit-on en faire abstraction? Nous soulignons néanmoins que la proposition de Plank a comme objectif d'opposer les deux techniques morphologiques et de démontrer que si les langues ne se conforment pas strictement à l'une des deux techniques, les écarts ne sont pas aléatoires. Il propose d'étudier par exemple les sous-systèmes et les sous-classes dont le comportement paraît « déviant ». Mais comment évaluer le comportement s'il n'y a qu'un ou deux éléments et non pas toute une sous-catégorie qui dévie? Ces questions restent ouvertes pour l'instant, jusqu'à ce que l'on dispose de nouvelles analyses d'autres langues.

Pour conclure: à l'exception du marquage cumulatif de la personne et du nombre sur le nom (expression de la possession) et celui de la personne, du nombre et de la définitude sur le verbe, la dominance de l'agglutination⁹ dans la langue hongroise ne peut en aucun cas être mise en cause, au moins dans le cadre qui vient d'être proposé.

6. L'alternance des radicaux

L'approche de Plank met l'accent sur le paramètre de la cumulation, c'est-à-dire qu'il se concentre sur les propriétés des éléments grammaticaux qui s'ajoutent au radical, à savoir leur autonomie, leur mobilité, etc. Plungian 2001 considère ce paramètre comme important, mais il y ajoute deux autres paramètres qui permettent de revenir à la problématique de l'alternance des radicaux dont il était question au sujet des travaux de Sapir ou de Greenberg.

⁹ Kornai 1994 qui travaille dans un cadre strictement formel, est plus sévère dans sa conclusion. Il trouve (p. 104) que le hongrois est à mi-chemin entre agglutination et flexion. En effet, pour couvrir les 52 formes paradigmatiques du verbe, on a besoin de 17 suffixes réguliers + 9 irréguliers (au total donc 26 pour les 52 formes), ce qui est loin d'une véritable agglutination.

Il s'agit en premier lieu du *paramètre de la non-fusion* entre le lexème et l'élément grammatical ou entre deux éléments grammaticaux. Ce qui n'a pas été traité dans l'approche de Plank, c'est justement le rapport entre le radical et les affixes.

En hongrois, on peut parler de fusion partielle (les grammaires du hongrois¹⁰ parlent d'assimilation), qui se produit à l'impératif et à la conjugaison définie où la marque *-j* s'assimile à la consonne précédente si celle-ci est *-s/-sz* ou *-z*. Par exemple, dans la conjugaison on oppose *ad* et *adja* 'donne, conjugaison indéfinie versus définie', face à *olvas* et *olvassa* 'lit, mêmes conjugaisons'. De même à l'impératif *adjátok* 'donnez' mais *hozzátok* 'apportez'.

Le deuxième paramètre est celui de l'*uniformité*, en cas de langue agglutinante, c'est-à-dire l'absence de variation allomorphique¹¹. Or, en hongrois on a des cas d'allomorphie du radical, aussi bien dans le système verbal que dans le système nominal et toutes ces alternances sont conditionnées morphologiquement. Par exemple, le verbe connaît des alternances à certaines personnes et en particulier lors de la formation des participes : *alszik* 'il dort', *aludtam* 'j'ai dormi' *alvó* 'dormant', etc. Dans le système nominal, différentes alternances (allongement vocalique, suppression de la dernière voyelle du radical, radicaux à variante en *-v*, etc.) sont présentes en cas d'affixation: *álom/álmok* 'rêve SG/PL', *ló/lovak* 'cheval/chevaux' etc. Les affixes eux-mêmes connaissent l'allomorphie grammaticalement conditionnée, par exemple dans l'expression de la définitude de l'objet, *-k* à la 1^{ère} personne, *adok* 'je donne' et *-sz* à la 2^{ème}, *adsz* 'tu donnes' etc.

D'après les trois critères énumérés, dans une langue agglutinante prototypique :

les sens grammaticaux ne sont pas cumulés ;

les radicaux et les affixes sont uniformes ;

il n'y a pas de fusion entre le morphèmes lexical et les morphèmes grammaticaux.

¹⁰ Voir Szende et Kassai 2001.

¹¹ Les variantes dues à l'harmonie vocalique ont déjà été écartées de ce point de vue-là.

Le plus récemment¹², c'est Haspelmath qui résume les recherches en morphologie. Après avoir parcouru les recherches précédentes, comme nous venons de le faire, il prend comme point de départ « l'hypothèse forte de l'homogénéité » de Plank 1999. Il la décompose en deux prédictions : a) Il y a corrélation entre les différentes parties de la morphologie b) Il y a corrélation entre les différents traits, tels que la cumulation, l'alternance ou l'apophonie.

Afin d'évaluer l'hypothèse, Haspelmath propose une étude empirique sur 30 langues. Il étudie quatre traits : cumulation, alternance du radical, alternance des affixes, apophonie des affixes. Pour peaufiner l'analyse, il procède à ces tests en séparant le système nominal et le système verbal. Dans son étude, il fait abstraction du marquage personne/nombre et celui de TAM, puisque dans ces deux cas-là la cumulation est très généralisée dans les langues. Après regroupement des résultats, Haspelmath passe aux conclusions : il est possible mais difficile de tester l'hypothèse de l'agglutination. Un résultat concret est toutefois à noter : il n'y a aucune corrélation observable entre cumulation, alternance et supplétion. Pour terminer, il avertit les typologues de réfléchir deux fois avant d'utiliser le terme « agglutinant ».

7. Conclusion : A quel point le hongrois est-il agglutinant ?

Dans l'analyse, nous avons suivi de près l'analyse de Greenberg 1954. Il considère les alternances de la base comme des cas de non-agglutination. Dans *leaf-leaves* il y a alternance morphologique, conditionnée morphologiquement ; par conséquent il ne s'agit pas d'agglutination. Toutefois, il propose que les variantes soient considérées comme *automatiques*, donc agglutinantes, si les règles de combinaison qui les régissent agissent à travers la langue. Nous observons que le même type d'alternance est présent en hongrois, par ex. dans *bokor – bokrok* 'buisson-buissons'. On pourrait accepter qu'il y a automatisme parce que ce type d'alternance se manifeste dans ce type de noms

¹² Summer School in Linguistic Typology, Cagliari, Italie, 2003.

(à savoir CVCVC, la deuxième voyelle disparaît) lorsqu'il y a affixation des morphèmes *-k* et *-t*. Mais avec les affixes qui ont une forme syllabique (*bokorban* 'dans le buisson') le changement de radical ne se fait pas. Or, on pourrait dire que l'alternance n'est pas automatique à travers la langue, puisque d'une part tous les affixes ne déclenchent pas le changement. D'autre part, l'on observe des cas où l'alternance se réalise avec un nom mais pas avec un autre, y compris s'il est du même type syllabique, par ex.: *tél-telet* 'hiver-hiver.ACC' versus *hég-héjat* 'peau, pelure'.ACC.'

L'automatisme ne peut donc pas être démontré à travers l'ensemble de la langue. C'est la raison pour laquelle nous avons comptabilisé les alternances du radical comme cas de non-agglutination. Il s'agit d'ailleurs de phénomènes morphologiques qui, souvent, ne s'expliquent pas autrement que par la diachronie.

La plupart des alternances des affixes, en revanche, est le plus des phénomènes morphologiques, soumis à l'harmonie vocalique. En ce sens on les a comptabilisées comme des cas d'agglutination.

En ce qui concerne ce paramètre, qui a été évoqué depuis les « classiques » du XIX^e siècle, en passant par Sapir et Greenberg, il ne figure pas dans l'analyse que propose Plank. C'est la raison pour laquelle, si l'on ne considère que les propriétés des morphèmes grammaticaux, le hongrois semblait être une langue fortement agglutinante, avec très peu d'exceptions par rapport aux prévisions.

En revanche, si l'on tient compte aussi des radicaux, on observe qu'il y a très souvent des alternances, conditionnées morphologiquement, et on a énuméré plusieurs cas où il y a fusion (assimilation) entre le radical et les affixes grammaticaux.

Lemaréchal 2001 propose de tenir compte de « flexionalismes », terme qu'il utilise pour signaler le fait que dans une langue agglutinante il peut y avoir des traits flexionnels, comme cela a été observé en hongrois. Il n'est pas possible d'exprimer en proportions dans quelle mesure le hongrois est agglutinant ou flexionnel, étant donné l'importance du système verbal dans la structure d'ensemble de la langue, mais il semble que le terme le plus justifié est la « technique morphologique dominante » d'une langue qui est, sans aucun doute, l'agglutination en hongrois. Toutefois, il ne s'agit pas du tout d'une langue

agglutinante prototypique. Nous pouvons accepter ici les conclusions de Kornai 1994 qui affirme que le hongrois est plutôt à mi-chemin entre agglutination et flexion. Toutefois, nous considérons que toute la problématique des procédés morphologiques et en particulier celui de l'agglutination reste ouverte à des recherches et discussions ultérieures.